

« Je sais quel est l'écueil... »

Plaisanté pour ses devoirs de français, Jean était puni pour les autres, qu'il copiait sur un voisin cinq minutes avant la classe, ayant, depuis qu'ils étaient donnés, passé le temps à lire des vers ou à ne rien faire. Chaque jour, il promettait à sa mère de travailler à partir du lendemain, et le lendemain, la paresse, plus insolente que la veille de la nouvelle journée qui lui avait été laissée en pâture, avait vite fermé ses livres ou ôté la plume de ses doigts. « Je sais maintenant quel est l'écueil, dit un soir Mme Santeuil à son mari qui, les pieds contre les chenets, considérait les flammes avec bienveillance. Ce n'est pas la santé comme nous avons cru, ni Dieu merci un tempérament passionné. Ce n'est pas davantage, comme le dit le professeur de français, l'imagination, – ni la paresse, qui est l'avis du professeur de physique. L'écueil, c'est l'absence d'une force qui à six ans l'aurait empêché de pleurer le soir dans son lit au lieu de dormir, qui l'autre année aurait détourné ses pensées de Mlle Kossichef, qui cette année enfin le ramènerait dans le droit chemin quand il a envie d'écrire des extravagances, de ne penser à rien, de lire des romans ou des vers, et surtout de manger chez les pâtisseries jusqu'à dix petits gâteaux qui lui ôtent toute faim pour le dîner, comme ce soir, et ruinent son estomac pour l'avenir. Cette force dont l'absence est un terrible écueil, dit Mme Santeuil, c'est la volonté. – Pas de volonté, mauvaise affaire, répondit M. Santeuil en éloignant vivement du feu ses chaussettes qui commençaient à brûler. J'ai manqué me brûler, mais aussi pourquoi me parles-tu toujours quand je me chauffe les pieds ? » Mme Santeuil pensa probablement comme son mari qu'en prolongeant ce soir-là la conversation ils ne résoudre pas le difficile problème de donner à Jean de la volonté, et, baissant la tête vers le foyer où elle écoutait, sans le comprendre, le torrent de promesses bruyantes et brillantes que le feu comme la Sybille proférait à travers la fumée, les yeux perdus sur les flammes qui parmi les bûches, au-dessus de l'écroulement des tisons de pourpre, soufflaient de toute leur force, comme un vent joyeux qui se lève sur les bois au soleil couchant, dans la chambre close, vibrante de la chaleur des flammes et qui en développait les ombres sur le mur comme des vitraux ou [en] recéait les reflets dans les angles comme des rubis, Mme Santeuil unit mélodieusement son silence à celui de son mari.

Depuis un soir où il avait pensé qu'un temps viendrait où il ne pourrait plus faire plaisir à sa mère, Jean s'était mis au travail. Chaque jour il avait fait un devoir de plus, et ce matin-là il achevait joyeusement une version latine, apercevant déjà au bout de l'année la figure heureuse de sa mère à la distribution des prix. Il se sentait meilleur, il était si heureux avec tant de bonheur qu'il ne pouvait s'empêcher de sourire au soleil qui entrait par la fenêtre et de faire avec ses lèvres le bruit des baisers qu'il allait donner tout à l'heure à sa mère. La version était finie, il se mit à sauter. Comme il voulait commencer un thème presque tout de suite, il alla prendre l'air un instant devant la porte pour se reposer. Malgré la présence du soleil, d'une brise molle et d'une senteur nouvelle, il eut le courage de s'arracher à la conversation et aux jeux de ces amis délicieux pour faire son thème, et monta l'escalier en courant dans l'ivresse de sa libre résolution. Il se heurta contre son père qui descendait, et qui, déjà ennuyé d'écouter tous les soirs les doléances de Mme Santeuil, l'arrêta avec colère.

« Voilà ce que tu fais pendant qu'on te croit à travailler, au moment même où tu viens de faire de belles promesses. – Laisse-moi t'expliquer, mon petit papa, il y a un malentendu, dit Jean pour qui le soleil s'était brusquement caché aux premières paroles de son père et qui était tout tremblant. – Non, il n'y a pas de malentendu. D'où viens-tu ? Mais cela m'est égal, je n'ai plus rien à te dire, il était déjà décidé entre ta mère et moi que tu quittes le collège et que tu entres à Henri-IV. – À Henri-IV ? s'écria Jean en pâlisant. – À Henri-IV. Tu entends bien ce que je te dis. – Je n'y mettrai même pas une fois les pieds. Ah ! c'est comme cela, au moment-même où je veux vous faire plaisir, eh bien, j'étais trop bête, c'est la dernière version latine que j'aurai faite, cria Jean. – La dernière, dit M. Santeuil, nous verrons bien, tiens remonte, ajouta-t-il en continuant à descendre, je crois que tu deviens fou. – J'en dirais autant de toi, si je l'osais », ajouta Jean tout en remontant l'escalier, craignant également que ces derniers mots n'eussent pas été entendus de son père et en eussent été entendus.

Marcel Proust, *Jean Santeuil*, « Enfance et adolescence », coll. Quarto, Gallimard, Paris, 2001, pp.104-105.



Marcel Proust par Nadar en 1887 © Wikicommons